Document généré le 21 sept. 2024 01:30

**Liberté**

# Saint-Denys Garneau et François Mauriac

Léon Debien

Volume 10, numéro 1 (55), janvier–février 1968

URI : https://id.erudit.org/iderudit/29583ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Debien, L. (1968). Saint-Denys Garneau et François Mauriac. *Liberté*, *10*(1), 20–28.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1968

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# *saint-denys garneau et françois mauriac*

En ouvrant le *Journal* de Saint-Denys-Garneau, on peut lire, dès les premières pages[1], une analyse de l'univers spirituel de François Mauriac. "Analyse extrêmement lucide"[2] pour quelques-uns, partiale et sévère pour nous qui ne pouvons lire ces pages sans quelques réticences, car les jugements que Saint-Denys-Garneau porte sur la pensée et l'oeuvre de Mauriac nous semblent injustes et marqués de préjugés. Voilà pourquoi il nous paraît intéressant de chercher à découvrir le degré de lucidité de Saint-Denys-Garneau dans ces pages. Situer les textes où l'écrivain parle de Mauriac et montrer l'évolution de ses sentiments à l'égard du romancier suffiront, croyons-nous, à justifier notre position.

Le 1er février 1935, Saint-Denys-Garneau rédigeait dans son journal les pages les plus importantes et les plus denses qu'il ait écrites sur Mauriac. Ces pages, les seules qui portent préjudice au romancier français, semblent se situer au sommet d'une courbe et indiquer un moment capital de l'évolution de Garneau. Nous pouvons retrouver dans le journal et la correspondance de Saint-Denys-Garneau douze autres textes, généralement assez brefs, qui font allusion à Mauriac. Le ton en est

---

NOTE: Ce texte est un résumé des chapitres II et III d'une thèse que nous avons présentée à l'Université de Montréal en mai 1966 et intitulée *Saint-Denys-Garneau et François Mauriac*. Pour cette thèse, nous avons eu accès aux manuscrits du Père Benoît Lacroix que nous remercions de tout coeur.

(1) Saint-Denys-Garneau, *Journal*. Préface de Gilles Marcotte. Montréal, Beauchemin, 1954, p. 46-50.

(2) Gilles Marcotte, *Préface* au *Journal*, p. 18.

favorable, quelquefois enthousiaste. Lorsque Saint-Denys-Garneau parle de Mauriac, ou plutôt de l'attitude morale de Mauriac, il le fait toujours à des moments particuliers: soit dans un état de tension psychologique où sa sensibilité est exacerbée, soit dans un moment de crise morale ou religieuse. Les pages de février 1935 se placent entre deux de ces moments, nous pouvons même dire qu'elles constituent un élément de cette crise.

Janvier 1935 semble avoir été pour Saint-Denys-Garneau un mois difficile. Mois de réunions familiales et de rencontres sociales, janvier est exigeant pour les hypersensibles qui craignent la société. Aussi, Saint-Denys-Garneau avait l'habitude de quitter la ville à la période des "fêtes" pour se rendre au Manoir. D'abord tradition familiale, les quelque dix jours passés au domaine deviendront pour lui un temps de repos et de rêverie, une occasion de solitude. Jours de grande solitude et de rêverie! Souvent, le poète prolongera son séjour à Ste-Catherine, même après le départ des parents. Jours de grande liberté!

Saint-Denys-Garneau appréhendait toujours le retour à la ville. Le 2 janvier 1935, il écrit à son ami Jean Le Moyne qu'il est horrifié à la pensée de retourner en ville dans cinq jours[3]. Tout ce mois de janvier montre une grande instabilité chez Garneau qui entreprend la rédaction d'un journal pour s'"astreindre à une certaine régularité qui [lui] fait défaut"[4]. Le mercredi 30 janvier, le poète vit dans un état de dépression; il est abattu:

> *"Grande fatigue, abattement, exaspération comme sur la fine marge de ma possibilité d'exister. Attente de chaque heure à la suite l'une de l'autre avec l'angoisse de comment être capable de la vivre.*
> *Besoin pour ma guérison de sortir de moi-même, et de force pour y réussir; la musique seule me permettait une contemplation désintéressée ou je me reposais. Maman ne comprend pas cela."*[5]

Le même jour, Saint-Denys-Garneau commence le poème *Un bon coup de guillotine,* qu'il ignorera pour son recueil.

Le lendemain, de retour d'un thé chez les X, Garneau rédige, à la fin de la soirée, deux pages qui décrivent de façon

---

(3) *Lettres à ses amis,* H.M.H. 1967, p. 157.

(4) *Journal,* p. 43.

(5) *Choix de textes et fragments inédits,* réunis par Benoît Lacroix, Fides, 1956, p. 64.

incisive les gens médiocres qu'il vient de côtoyer, et la révolte qui sourd en lui contre cette société cruelle:

> *"De plus en plus je me sens dépaysé parmi cette société, même composée d'êtres aimables et qui, chacun, ont du bon. Ma sensibilité me fait trop sentir les différences et tous ces heurts. Agglomération d'intérêts, agglomération de cupidités où les semblables se groupent pour faire face à d'autres groupes, où surtout toutes les médiocrités, toutes les égalités se donnent la main contre l'originalité et la supériorité."*[6]

Garneau nous présente par la suite l'image d'une société lâche, haineuse; il s'y sent étranger et malheureux. A la suite de ces pages, nous retrouvons dans le journal manuscrit, en date du 1 février, un article de Mauriac, *Notes après le concert,* paru dans *Le Canada* du 31 janvier. Ce billet de Mauriac est annoté de commentaires cinglants. Garneau qualifie Mauriac de "ramâcheur de lui-même", dominé par le "jansénisme le plus effroyable" et "un complexe subjectif très fort". Puis viennent les pages dans lesquelles Saint-Denys-Garneau s'en prend à l'univers spirituel du romancier français, pages acerbes et passionnées.

Deux faits méritent d'être notés. Ce texte de Mauriac est le seul article de journal qui ait été conservé par Garneau. De plus, le poète n'écrit pas ces pages à tête reposée, mais sous le coup d'une émotion trop forte. Il nous semble que ce réquisitoire contre Mauriac lui permet de se libérer d'un poids qu'il porte en lui depuis plusieurs jours. Le style employé manifeste lui-même cet emportement. Les paragraphes sont longs; il veut démontrer:

> "Or *cette complexion est travaillée de vices internes très dangereux...*
> Voyons *par la seule façon d'envisager le mal comment Mauriac est retardataire...*
> Et voilà *que Mauriac vient à son tour mettre entre nous et le mal...*
>
> D'abord *il garde quelque chose de poétique..."*[7]

Intransigeant et catégorique dans ses reproches, Saint-Denys-Garneau reconnaît difficilement les qualités de Mauriac. L'emploi de locutions adverbiales atténuera la portée de certaines affirmations:

---

(6) *Journal,* p. 44.
(7) *Journal,* p. 46, 47, 48. (Nous soulignons).

> *"Mauriac est sans doute un excellent romancier, peut-être le meilleur de notre temps quant à la fermeture..."*[8]

cependant, il faut noter que dans son emportement Saint-Denys-Garneau conserve des moments de lucidité qui lui permettent de se ressaisir:

> *"Tout ceci est excessif mais me fait voir un côté saillant de Mauriac."*[9]

Cette charge contre Mauriac est significative d'un état particulier; essayons de découvrir les causes de ce réquisitoire.

Le mercredi 30 janvier, Garneau vit dans un état de dépression profonde et il est prêt à céder à la tentation du désespoir. La musique seule lui "permettait une contemplation désintéressée où [il] se reposait[10]". Jeudi le 31, il remarque dans *Le Canada* un article sur la musique signé par Mauriac. Intéressé, il décide de conserver le texte. Le soir, il se rend à une soirée où il rencontre des personnes mesquines. Peut-être a-t-il causé de ce texte de Mauriac au cours de ce thé? De retour chez lui, il décrit avec beaucoup d'âpreté cette société qu'il vient de côtoyer. Mauriac pouvait être encore présent à son esprit au moment où il écrit ces pages.

Le fait d'avoir vu vivre des gens ressemblant aux personnages des romans de Mauriac l'a peut-être incité à condamner le romancier. Refusant cette société féroce, s'y sentant mal à l'aise, il ne peut que condamner les auteurs qui la décrivent avec une certaine complaisance. Voilà l'hypothèse que nous faisons pour expliquer le moment psychologique de ces pages.

Notre seul but, ici, est de montrer que Saint-Denys-Garneau écrit sous l'effet d'une tension. D'ailleurs les pages du journal qui suivent immédiatement ce réquisitoire corroborent ce que nous avançons:

> *"J'ai connu la semaine dernière une expérience intérieure de délaissement, d'humiliation, de solitude. J'ai remercié Dieu de ne m'avoir pas fait prévoyant, car continuer par l'imagination en longueur cet état* d'extrême tension *en même temps que cette sensation de précarité, d'inutilité, d'impuissance, m'aurait mené à une sorte de folie désespérée, abandon de tout l'être à un obscure aveuglement dont depuis cet automne je sens la menace."*[11]

---

(8) *Journal*, p. 46.
(9) *Journal*, p. 47.
(10) *Choix de textes et fragments inédits*, p. 64.
(11) *Journal*, p. 51 (nous soulignons).

Ces lignes écrites le 5 février montrent que Garneau vivait à ce moment-là une crise psychologique et morale.

Six mois après avoir écrit ces pages, Saint-Denys-Garneau parle encore de Mauriac au moment où il fait une autre fois l'expérience de la douleur et de la solitude. En août 1935, le poète vit une période de sécheresse. En vacances dans les Adirondacks, il est "tombé dans une manière de guêpier"[12]. Le 6 août, Garneau a un moment de répit, il écrit deux lettres à ses amis les plus intimes et leur révèle son état d'âme:

> *"Je sais aussi quelle solitude c'est de souffrir. Mais tout cela j'en ai la profonde conviction mène à la découverte de notre âme. Et l'âme en vaut bien la peine. Je crois qu'à travers tout mon abattement et mon écrasement, je m'en suis rapproché. Je le sens plus que je ne sais. Je pressens comme l'aurore d'un autre monde.*
>
> . . .
>
> *Ma souffrance à moi a été une insupportable grisaille, un goût de mort, une grande sécheresse."*[13]

C'est après avoir parlé de cette souffrance et de la solitude qu'elle provoque, que Saint-Denys-Garneau en vient à Mauriac:

> *"Car notre souffrance nous est tellement particulière que qui la comprend? Et qui d'ailleurs va jusqu'à se pencher sur elle pour la comprendre? Et une fois ce pas fait, qui peut y répondre, y donner appui, l'adoucir? Ce sentiment d'incommunicable, je l'ai depuis mon enfance quasiment, et c'est une des choses fraternelles qui m'a attiré chez Mauriac. Mauriac, je vais le comprendre: il commence à m'apparaître."*[14]

Ainsi, dans un état de grande solitude et de souffrance, Garneau fait appel à Mauriac. Six mois après la charge contre le romancier français, il parle maintenant des "choses fraternelles" qui l'ont attiré chez Mauriac. On peut noter un changement radical dans son attitude. De plus, il semble que Mauriac soit très présent au poète, car celui-ci dit: *"Je vais le comprendre, il commence à m'apparaître"*.

Un autre texte dans lequel Garneau fait allusion à Mauriac, écrit avant mai 1937, apporte un nouvel éclairage. Les pages qui précèdent cette référence indiquent que Saint-Denys-Garneau vivait dans un état marqué de dépression, dans lequel l'aspect moral et religieux semble tenir une place importante. Cette allusion à Mauriac se trouve dans une série de trente-six

(12) *Lettres à ses amis*, p. 175.
(13) *Lettres à ses amis*, p. 173.
(14) *Ibidem.*

pages retranchées et mises à part, dont vingt-deux ont été retrouvées. Cette mutilation du cahier, probablement faite par la mère du poète, pourrait indiquer la gravité de la crise tel que le laisse voir le fragment qui précède immédiatement la référence à Mauriac:

> *"(...) pas au désir de son orgueil: il était l'image d'une part de lui qu'il ne pouvait souffrir et qu'il n'avait pas la force de vaincre: un remords vivant."*[15]

C'est alors que Garneau se raccroche à Mauriac, essayant de trouver en ce dernier une consolation, un soutien, une justification. Se considérant comme un monstre nourri d'orgueil, Saint-Denys-Garneau se sent damné:

> *"Mauriac, dans* Le Noeud de Vipères, *dit qu'il n'est pas de monstre aux yeux et à l'amour de Dieu. Le damné n'est-il pas un monstre pour Dieu? Serais-je un damné encore vivant parce que je suis déjà "trop léger"? (Tout ceci est excessif et inexact, car j'ai encore l'espérance en la grâce malgré l'agonie que je supporte...")*[16]

Dans une angoisse profonde, Saint-Denys-Garneau recherche appui chez Mauriac, celui qu'il avait considéré comme "un retardataire". De plus, il est aussi intransigeant envers lui-même qu'il l'avait été pour Mauriac; car la charge qu'il porte contre lui est identique à celle faite antérieurement contre le romancier français. Dans les deux cas, il se rend compte de son exagération et il emploie les mêmes termes pour l'exprimer: *"(Tout ceci est excessif et inexact...)"*.

Nous pouvons donc voir que les jugements de février 1935, bien que sévères, cachent, sous des formules intempestives, une affinité pour Mauriac plus grande qu'il n'y paraît au premier abord. Il serait sans doute intéressant de chercher les raisons profondes qui poussent Garneau à rejeter Mauriac, puis à y revenir. Ce premier rejet ne serait-il qu'apparent? Considérons les pages écrites en février 1935.

Après avoir, dans un premier paragraphe, posé le problème de la création artistique, Saint-Denys-Garneau dégage, chez Mauriac, les erreurs de la pensée, dominée par le jansénisme; puis il considère la conception du mal chez le romancier bordelais, en montrant d'abord combien elle lui paraît plus faible que celle de Baudelaire, Claudel et Bernanos. Il précise enfin les caractéristiques du mal chez Mauriac: romantisme et complaisance. L'intention de Garneau n'est pas de faire une analyse rigoureuse de la pensée de Mauriac, mais plutôt de se

(15) *Journal*, p. 118.
(16) *Journal*, p. 118.

libérer d'une charge affective; voilà pourquoi il dissocie l'homme de l'artiste. Il est facile de juger un homme car il nous ressemble; l'artiste nous dépasse, se détache de l'humain. Aussi, Garneau n'entend pas se détacher de l'humain; il a besoin de clamer sa colère contre quelqu'un, il a besoin de dire ce qu'il porte en lui et d'attaquer. La charge qu'il fait contre Mauriac est une libération, un moment nécessaire de la crise qu'il vit, car porter des accusations contre quelqu'un permet de se donner momentanément bonne conscience.

En effet, en y regardant de près, on peut remarquer que les reproches adressés à Mauriac, sont des reproches que Saint-Denys-Garneau pourrait se faire à lui-même, mais dont il n'a pas encore conscience. *"Il a beau se persuader qu'il n'est pas un monstre, cela le rassurerait de trouver quelque part son semblable"*[17]. Ce n'est que deux ans plus tard, soit au printemps de 1937, qu'il deviendra conscient de cet état.

Les dernières pages d'avant mai 1937 montrent que tous les efforts déployés pour ignorer le "monstre" qui vit en lui, toutes les "combinaisons", toutes les mesures concertées se sont avérées inutiles. Le monstre est toujours présent. Impossible de le déloger:

> *"Donc mon intelligence, ma raison plutôt,* à force de combinaisons, *a élevé le mensonge de mon orgueil aux dépens de mon être (donné) véritable. Elle a épuisé cet être initial pour en nourrir le* monstre. *Toute ma générosité, tout mon désir, tout mon amour, toute mon énergie y ont passé comme s'écoulant au néant, et il ne reste plus que ce point où je suis réduit, un moi comme un couteau dans le coeur, un cran d'arrêt, mais qui ne peut plus rien. C'est le* monstre *qu'il faut tuer, abattre* enfin."[18]

C'est à la suite de la dernière allusion à Mauriac que nous avons citée plus haut que Saint-Denys-Garneau écrit ces lignes. Durant deux années, il a réussi à ignorer le "Monstre" qui vivait en lui, il ne le démasquait que chez autrui; Mauriac fut une cible de choix. Aussi, quand il se sent découvert, il ne peut que penser à Mauriac.

Saint-Denys-Garneau a toujours eu le sentiment d'être poursuivi, il a eu beau essayer de brouiller les pistes, de détourner les regards en les dirigeant ailleurs (ici, vers Mauriac), maintenant il ne peut plus rien; il est à découvert:

---

(17) F. Mauriac, *Dieu et Mammon,* Le Capitole, 1929, p. 76.
(18) *Journal,* p. 118. (nous soulignons).

> *"Je suis traqué. Je me sens traqué comme un criminel.* Depuis longtemps. *Mais cela devient insupportable. Cela me tue: voilà l'événement."*[19]

Plus loin dans le même paragraphe, Garneau donne la véritable cause de ce sentiment. Et là, il se caractérise presque dans les mêmes termes qu'il a utilisés pour Mauriac. Dans les pages écrites en février 1935, Garneau analysant la "complexion intellectuelle et sentimentale" de Mauriac avait parlé de "vices internes très dangereux", de déséquilibre. En 1937, parlant de son angoisse, il dit:

> *"La cause réside donc dans un complexe sensible et spirituel, autant que je puis voir, un poison complet, généralisé dans toute l'individualité."*[20]

Les reproches que Saint-Denys-Garneau fait à Mauriac au sujet de son jansénisme, de sa foi superstitieuse, de sa complaisance pour le mal, nous semblent être le résultat d'un mécanisme de défense; car il a toujours redouté le moment où il serait "découvert". Son attitude après la publication de *Regards et Jeux dans l'espace* est caractéristique de cet état.

En fait, cette analyse de Garneau sur la complexion intellectuelle et sentimentale de Mauriac n'apporte rien de nouveau à la connaissance du romancier français; elle ne fait que reprendre, avec plus de passion cependant, des idées et des constatations déjà émises par des critiques contemporains: Du Bos, Fernandez. Ce réquisitoire contre Mauriac est intéressant en ce qu'il révèle, chez Saint-Denys-Garneau, une situation psychologique particulière découvrant la profondeur de son drame. La sévérité de ses jugements sur le romancier français laisse voir une conscience habituée à se scruter dans les moindres replis. Il est difficile de voir en ces pages "une analyse extrêmement lucide de l'univers spirituel de Mauriac"[21].

Saint-Denys-Garneau a retrouvé un frère en Mauriac. Issus tous les deux d'une famille de la bourgeoisie, ils ont eu une enfance préservée: le domaine familial fut au centre de leur univers. Leur sensibilité très vive s'est épanouie dans cette nature, témoin de la lente vie de l'enfance. Le milieu familial les a marqués de façon particulière: à cause d'une éducation janséniste, toutes leurs inquiétudes et leurs angoisses ont pris

---

(19) *Journal*, p. 119 (nous soulignons).

(20) *Journal*, p. 120.

(21) Marcotte, *Préface* au *Journal*, p. 18.

l'aspect du scrupule. Ils ont tout cristallisé autour des notions d'amour, de pureté, de péché et d'état de grâce; et, à cause de leur sensibilité, ils étaient voués à une sublimation héroïque et inconsciente, risquant à quelques reprises la catastrophe. Leurs écrits témoignent des mêmes préoccupations, et les récits qu'ils ont faits, les personnages qu'ils ont créés, les situations qu'ils ont imaginées, concrétisent les drames qui en sont nés.

LÉON DEBIEN